IAN MANOOK

Minjung

Flammarion Québec

Couverture
Conception graphique : Studio Flammarion
Illustration : © Antoine Fortin

Intérieur
Mise en pages : Nord Compo

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'auteur.

© Flammarion, 2026
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026,
pour l'édition canadienne

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-439-7
ISBN (PDF) : 978-2-89811-440-3
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-441-0

Dépôt légal : 3e trimestre 2026

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

À Françoise, bien sûr ;
Aux vieux de la vieille
du *Verre à Pied* ;
À moi, encore un peu…

1986

… qu'il emprisonne sur-le-champ.

Les feuilles mortes mordorent le sous-bois, au pied du panache d'airain des ginkgos, percés des torches écarlates des érables, dans le parfum sucré des arbres à caramel aux frondaisons bigarade. Par endroits, des chênes cuivrés disputent au safran des séquoias les reflets obliques du soleil d'automne.

Dans la rosée du petit matin, son arme à la main, l'homme progresse, d'un pas prudent, entre les buissons coriaces des camphriers odorants et des rhododendrons rigides. Il aime cette heure suspendue du lever du jour, l'odeur décomposée de l'humus putride, quand le sol exhale des senteurs organiques. Pour lui, l'automne c'est beau comme la mort. Un suicide resplendissant. Une sénescence assumée. La forêt sent fléchir la lumière et accumule ses tanins. Les feuilles, privées de chlorophylle, s'oxydent en suffoquant, et les arbres sécrètent des hormones assassines qui, une à une, thrombosent les tiges de chaque feuille pour les sacrifier à leur survie. L'automne, ça pue la mort. Ça s'y prépare.

En bordure de la route forestière, sur un dégagement en échancrure dans la forêt qui assiège le village de Banjeong, à dix kilomètres au sud d'Ulsan, il a garé son 4 × 4, fière copie coréenne de la bonne vieille Jeep CJ-7 américaine.

Par superstition plus que par croyance, il l'a rangé à l'ombre sacrée d'un *dangsan namu*, un de ces pins rouges, arbre élu liant

les hommes au ciel et à la terre pour les placer au centre de l'univers. Il n'a jamais cru à cet amalgame spirituel entre croyances chamaniques et récupérations bouddhistes, mais comme tout bon Coréen, dans un sillon tordu de son cerveau, dans une combe profonde des replis de son inconscient, il accepte l'idée que le pin rouge, d'une façon incompréhensible et superstitieuse, puisse être le compagnon bienveillant de l'homme de sa naissance à sa mort.

Humant le vent pour prendre la température du petit matin, il lace ses rangers, serre les sangles et les poches de sa tenue de camouflage, noue un foulard blanc à son cou et vérifie son arme, puis remonte un rustique bief de grosses pierres qui canalise jusqu'à un étroit bassin l'eau d'une source captée plus haut à flanc de montagne. Sacrées comme le *dangsan namu* elles aussi, l'eau, la source et la montagne. Alors, il s'abreuve d'une coupe d'eau fraîche et glacée entre ses deux mains, car même athée et matérialiste, un peu de sacré, au matin d'un jour d'automne et de mort, ne peut pas lui faire de mal, puisqu'il n'y croit pas.

Il a quitté Ulsan aux premières lueurs du jour et la brume bleue se dissipe à peine quand il pénètre en silence le vert sombre des fouillis de taillis où se cache sa proie. Il progresse à travers le pot-pourri chatoyant de la forêt décidue, préférant les abords morcelés de maigres cultures ou troués de clairières. Il reconnaît les endroits, s'étonnant toujours de ces arpents sauvages volés à la forêt par d'invisibles besogneux poussés à la misère par la guerre et les dictatures qui ont suivi. Dans ce pays baptisé par malentendu celui du *matin calme* au lieu du *matin clair*, les matins ne sont ni clairs ni calmes et tout n'est que violence, même le progrès qui regorge les quelques puissants et dégorge tous les autres.

Le chien jaune et blanc jaillit derrière lui à son sifflet. Un setter anglais, une bête un peu folle, toujours en besoin de se fatiguer avant d'obéir. Il l'a libéré de la voiture dès qu'il s'est arrêté sous le *dangsan namu* pour le laisser se défouler. Le chien fou a disparu

comme à son habitude avant de le rattraper, et maintenant, il le devance, la truffe au ras de l'humus qui transpire, soudain pointée au vent, naseaux dilatés, appliqué à sentir leur proie.

Hwang Yong-won est procureur à Ulsan et chasse le faisan sauvage en solitaire. L'oiseau à la petite tête au bec blanc, l'œil cerclé de rouge, collerette d'ivoire au cou et longue queue rousse et fauve, aime écorcher le sol, à l'aurore, de ses pattes griffues en quête de fruits rouges, de baies, de bourgeons ou de pousses.

« Beop », murmure Hwang. *Beop*, « la loi » en coréen, quel autre nom donner à un chien de procureur ? Par dérision ou par provocation, puisque c'est lui qui pousse sa proie à la mort. Il s'en veut quelquefois, le procureur. Ça lui rappelle que la loi n'est qu'un outil et qu'il lui revient toujours, en fonction de son interprétation, de l'appliquer ou pas.

D'ailleurs ce n'est pas Beop qui tue ses proies, comme ce n'est pas la loi qui condamne les accusés. Le chien se fige, à l'arrêt, patte en l'air, truffe pointée vers le faisan encore invisible, et la mort, ensuite, ne dépend que de Hwang qui se prépare, arme son fusil en silence, l'épaule, le pointe dans la direction indiquée par le chien, et attend le bon moment pour lui donner l'ordre de débusquer le condamné.

Beop fuse alors à travers les taillis, levant le faisan qui se cachait d'eux depuis longtemps, tapis dans l'humus odorant, et le force à fuir en panique, s'exposant au tir du procureur. C'est toujours comme ça, pauvre faisan, la loi te débusque et le procureur te descend !

Pas cette fois, pourtant. Beop n'a pas bougé d'un millimètre que le faisan jaillit soudain, claquant ses ailes d'un envol tendu et bruyant, effarouché par le bruissement d'un fourré sur la droite.

Hwang est armé d'un Benelli canons superposés à bascule, et tire des cartouches de 32 g bourre grasse. La première crible de grenaille les feuillages, mais manque le faisan qui disparaît, peut-être blessé par quelques plombs auxquels il survivra. Le procureur le laisse filer et se détourne aussitôt, prêt à tirer sa

deuxième cartouche sur ce qui sortira des buissons. La vue de l'homme nu qui s'en extrait le fige de stupeur.

Un fantôme plus qu'un homme, un squelette de spectre, un mort-vivant. Décharné, la peau sur les os, les yeux creux et gris dilatés de terreur, bras et jambes maigres et noueux comme des bois morts, implorant pitié du regard et de ses mains tremblantes au-dessus de sa tête. Le coup de feu l'a paniqué, la vue de l'arme le terrorise. Il se laisse tomber sur ses genoux cagneux et se prosterne, le front dans les feuilles mortes. Une plainte incompréhensible qu'il couine sans pudeur et sans dignité. Si maigre que sur son dos courbé se hérisse la crête dentée des os pointus de ses vertèbres. Ses côtes saillissent de ses flancs, arêtes de poisson mort, couples de bois d'une barque échouée rongée par la mer. Tout son corps, dont la maigreur a effacé l'âge, tremble de terreur et l'homme se roule en boule en pleurnichant quand Beop, étonné lui aussi, s'en approche pour le renifler.

Le procureur rappelle son chien, baisse son Benelli et demande à l'homme de se relever. L'autre le fait comme si sa vie en dépendait, aussi vite que lui permettent ses longues jambes d'échassier malingre, les mains sur sa tête rasée.

— Tu peux baisser les bras.

Il ne bouge pas.

— Tu peux baisser les bras, je t'ai dit. Qui es-tu ? Que fais-tu ici, et dans cet état ?

L'inconnu secoue la tête pour ne pas répondre.

— Je ne te veux aucun mal, mon ami, et mon chien non plus, tu peux me croire. Dis-moi qui tu es et pourquoi tu es maigre à ce point et nu comme ça en pleine forêt ?

L'homme ne répond toujours pas, les bras maintenant le long du corps, dans une sorte de garde-à-vous épuisé. Hwang l'observe en procureur : adulte, coréen, la trentaine très marquée, si maigre que sa peau est bleue là où les os la tendent, un mètre soixante-cinq environ, quarante-cinq kilos. Peut-être moins.

D'où peut-il bien sortir ? Ça ne peut pas être un randonneur perdu depuis des jours, la première route est à moins de dix minutes de marche, le village de Banjeong à trois kilomètres à peine. Il pense à un ermite fanatique ou à un dément évadé. Les yeux creusés de cernes bleus, le corps rongé de vermine, les mains sales et calleuses aux ongles noirs. Quand le procureur baisse le regard vers ses pieds nus aux ongles enkystés, il découvre son sexe tout fripé d'une peau bleue et flasque, rabougri, sur ses testicules enflés et croûtés de sang.

— Comment t'es-tu blessé là ?

Hwang ne s'attendait pas à ce que l'homme réponde, et encore moins à ce qu'il murmure, tête baissée :

— Mérité.

— Quoi : mérité ?

— Mérité.

— Quoi, qu'as-tu mérité ? Quelqu'un t'a fait ça ? Tu te l'es infligé toi-même ?

— Mérité ! Mérité ! Mérité ! psalmodie l'homme en pleurant.

Ce n'est pas une explication, c'est une supplique, une objurgation, une litanie repentante ponctuée de courbettes saccadées dans quelque chose qui ressemble à un *mea culpa*. Quand le procureur devine son regard apeuré sur le chien, il ordonne à Beop de se coucher à l'écart, sans que l'homme s'en rassure pour autant.

— Tu as faim ?

L'inconnu lâche le chien des yeux et tourne vers Hwang un regard implorant de mendiant. D'une poche de son treillis, le procureur sort la boîte en plastique de son en-cas : des tranches de rouleau de riz à l'huile de sésame tenues dans une feuille d'algue et fourrées d'omelette ou de viande sautée. Le visage de l'inconnu se décompose à la vue des *kimbaps*. À celle des petits triangles de riz des *samgaks*, fourrés au thon piquant et au *kimchi*, il défaille et, dans sa précipitation à le retenir, le procureur lâche la boîte.

L'inconnu, d'une fureur inattendue, se jette sur les *kimbaps* et les *samgaks* qui ont roulé au sol et les dévore à même la terre et

la pourriture des feuilles, à quatre pattes, chien de rue sur une charogne, sanglier dans sa bauge. Le procureur veut le retenir et le ramener à plus de dignité, mais le regard fou de l'homme, prêt à mordre pour la moindre miette, l'en dissuade. Même Beop, un instant alléché, comprend qu'il est prudent de rester à l'écart.

Quand il n'y a plus rien au sol, plus un grain de riz, plus une trace d'algue ou d'œuf dans l'humus odorant, l'homme se redresse et s'assied sur ses fesses osseuses, de nouveau soumis et prêt à recevoir le châtiment qu'il mérite.

Hwang ne comprend pas. Il ne peut même pas imaginer à qui il a affaire ni l'horreur que ce pauvre homme a dû vivre et supporter pour se retrouver dans cet état.

— Tu as soif ?

L'autre se saisit de la gourde, son cou si maigre que le procureur redoute qu'il se rompe quand il casse sa tête en arrière pour tout boire, d'une traite. Son corps torturé frissonne d'extase au goût frais du riz sucré fermenté du *sikhye*, parfumé de jujube et de cannelle. Il boit si vite qu'il s'en étrangle et vomit d'un jet les *kimbaps* et les *samgaks* qu'il a trop vite ingurgités. Et, de nouveau, il se fige pour en être puni.

— Rien de grave, le rassure Hwang, tu as mangé trop vite, c'est tout. Tu avais si faim que ça ? On ne te nourrit pas, là d'où tu viens ?

L'homme ne répond pas.

— Dis-moi d'où tu viens, je t'en prie, je peux peut-être t'aider.

L'inconnu hésite, puis d'un bras maigre et tordu, scarifié et croûté, il indique le buisson d'où il a surgi.

— De là-bas ? Tu me montres d'où exactement ?

L'autre refuse d'un mouvement de tête et Hwang demande pourquoi.

— Punition.

— Quoi, punition ? Quelqu'un va te punir ? Qui ?

— Frères.

— Tu as des frères par là-bas ?

— Frères… Fraternité…

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, mon ami, mais je vais t'accompagner et veiller à ce que personne ne te fasse de mal, ça te va ? Tu es d'accord ?

D'un mouchoir en papier tiré d'une autre poche de son treillis, Hwang essuie les vomissures autour de la bouche du pauvre homme qui croit à un coup et se protège aussitôt le visage de son bras. Le procureur le rassure en caressant son crâne pelé et, pour la première fois, l'inconnu semble se calmer. Le procureur lui tend une poire nashi, son fruit préféré qu'il se gardait comme dessert, et le visage émacié de l'homme se fend pour la première fois d'un semblant de sourire édenté.

— Mange doucement, mon ami, lui recommande Hwang. Passe devant et montre-moi le chemin. J'ai encore du *sikhye* dans une autre gourde, si tu as soif.

Le procureur le suit, gêné de voir ce survivant squelettique forcer son passage à travers les taillis de ses jambes maigres et nues, lacérées d'éraflures, ses fesses creuses et sans muscles et ses omoplates comme deux maigres ailes d'os atrophiées à chaque mouvement qu'il fait pour écarter une branche.

— Tu as un nom ?

— Soe, répond l'homme, la bouche pleine et juteuse de la poire fondante.

— Soe comment ?

— Soe 0879-815…

Le procureur, sidéré, s'arrête et l'homme, aussitôt, l'imite pour lui obéir. Un matricule. Se pourrait-il que cet homme se soit évadé d'une prison cachée de la dictature, d'un camp secret de punissement ou d'un hôpital pour déments ?

Ils reprennent leur marche et débouchent bientôt sur une vaste clairière où une dizaine de personnes nues, hommes, femmes et enfants, s'affairent autour d'une sorte de ranch rustique, mais spacieux, en fin de construction. Dès qu'ils aperçoivent

le procureur en treillis, tous courent en panique s'aligner dans un garde-à-vous terrifié, tête baissée, bras le long du corps. Tous dans le même état que le pauvre Soe. Un rang d'esclaves efflanqués, une haie de prisonniers soumis, une vision de serfs d'un autre âge pour Hwang, ou de déportés des camps japonais.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Deux hommes en uniforme de cerbère sortent de l'ombre du bois, le fusil à la main. L'un des deux finit de se rebraguetter quand jaillit du sous-bois dans son dos une gamine maigrichonne et nue qui court se ranger auprès des autres, du sang sur ses cuisses, si malingre qu'on ne lui donne pas d'âge. Douze ans. Peut-être moins…

Quand il apostrophe un des gardes, le procureur est loin de se douter que cette histoire va lui coûter sa carrière et sa vie.

— Qui sont ces gens ?

— Ça ne te regarde pas.

— Comment pouvez-vous les faire travailler à la construction de ce ranch dans l'état où ils sont ?

— C'est toi qui as tiré tout à l'heure ?

— Réponds-moi, qui sont ces malheureux ? Qui les emploie ? Qui les a mis dans cet état ?

— Fous le camp, je t'ai dit, c'est une propriété privée ici.

Hwang inspecte du regard la clairière et remarque les vêtements. Des survêtements bleu clair, bordés le long des manches et des jambes de deux bandes blanches, tous identiques, méticuleusement pliés et alignés sur l'herbe.

— Ce sont des prisonniers ? Pourquoi sont-ils nus ? Pourquoi ne portent-ils pas leur uniforme ?

— Fous le camp, dernier avertissement.

— C'est quoi, la Fraternité ?

— Dégage !

L'homme a armé son fusil et le tient à hauteur de hanche, braqué dans la direction du procureur. Un Garand M1 américain de la guerre contre le Nord avec des munitions Springfield .30-06

probablement. Une arme de guerre, dans les mains de ces sbires…

Beop réagit à la menace contre son maître, fuse à travers la clairière, et bondit en grognant sur l'homme qu'il renverse. Dans sa chute, le coup part au hasard, mais aucun des malheureux ne bouge.

— Fuyez ! hurle Hwang, courez vous mettre à l'abri dans la forêt !

Il tire en l'air et, cette fois, les malheureux se dispersent et disparaissent entre les arbres. L'autre garde n'a pas bougé et Hwang en profite pour recharger deux cartouches dans son Benelli.

— Lâche ton arme, hurle-t-il au deuxième homme, lance-la le plus loin possible et déplace-toi de dix pas vers le ranch.

Tandis que l'homme s'exécute et se place dans le même axe que le premier sur lequel s'acharne Beop, le procureur s'approche et écarte les deux fusils, puis retient son chien. Il jette un coup d'œil aux morsures, décide que ce n'est rien de grave, et commande à l'homme de rejoindre l'autre.

— Vous bougez, je le lâche à nouveau et il vous bouffe les couilles.

Il s'étonne lui-même de son vocabulaire. La peur sans doute, qui lui échauffe la nuque et le laisse sans logique, sans capacité de raisonnement. Quoi faire de ces deux hommes à présent ? Quoi faire de leurs armes ? Où sont passés ces pauvres gens ?

Le coup de feu claque du fond de la clairière et la balle siffle à son oreille. Un autre homme en uniforme a surgi et Hwang tire par réflexe dans sa direction. Trop loin pour que sa grenaille soit mortelle, mais assez pour que la volée de plombs force l'homme à se protéger.

— Beop, on y va !

Il bondit à son tour vers l'orée la plus proche, estimant le temps nécessaire aux deux premiers hommes pour récupérer

leur arme et au troisième pour épauler la sienne à nouveau. Il disparaît entre les arbres quand plusieurs coups de feu claquent dans son dos et que les balles déchiquettent branches et feuilles tout autour de lui.

Cette fois, c'est lui qui panique. Il n'a qu'un deux-coups avec de la chevrotine pour petit gibier, et eux des armes de guerre avec un magasin de huit balles perforantes à plus de trois mille mètres. Il n'a pas d'autre solution que de fuir, retrouver le chemin de sa voiture, sauter dedans et ficher le camp.

Il en est encore tout saisi, il vient de se faire tirer dessus à balles réelles par des abrutis d'esclavagistes ou quelque chose dans le genre ! Il dévale à travers les arbres d'un sous-bois en pente encombré d'arbustes et de taillis qui le cachent pour l'instant à ses poursuivants.

Par chance, il a bien noté que ce sont des gardes-chiourmes, des sbires, des cerbères ventripotents et gonflés à la bière, pas des soldats. Lui a encore dans la tête ses vingt-deux mois de service militaire et dans le corps son hygiène de vie et sa pratique du sport. Mais la terreur lui mord la nuque de se prendre une balle dans le dos et de mourir là où, sans doute, ces sauvages laisseraient pourrir son corps.

Mais le corps, justement, le sien comme celui des autres, est bien fait. Face au danger, il diffuse jusqu'au cerveau la dose d'adrénaline qui, pour quelque temps, lui permet de reprendre la maîtrise de son raisonnement. Beop aussi a compris. Il ne court plus comme un fou, mais reste à ses côtés, attendant les ordres, jusqu'à ce qu'ils tombent sur une ravine dans laquelle leur élan manque de les faire basculer. Trop large pour la franchir d'un bond, trop raide pour la descendre et la remonter de l'autre côté, et les autres derrière qui se rapprochent.

— Merde !

Panique à nouveau. C'est la première fois qu'il s'engage dans cette direction pour chasser et il ne connaît pas le terrain. Les autres sont chez eux. Il faut qu'il ruse, il cherche désespérément

comment, et l'image des trois brutes lui tombant dessus court-circuite ses efforts de raisonnement.

Il doit trouver quelque chose, vite, un piège, un truc, n'importe quoi, sinon il est mort. Au moins pour échapper au premier.

Cette fois, la peur dilue l'adrénaline et noie en lui toute logique. Il s'affole à nouveau, perd du temps et s'en veut. Évidemment, il peut attendre ce con et lui déchirer la panse d'une décharge de chevrotine, mais il est procureur, ça ne tue pas avec une arme un procureur, ça tue à coups de loi, pas à coups de fusil.

Bien sûr que si, ça peut, quand il est attaqué par trois sbires armés, ça peut, en légitime défense, bien sûr que ça peut, un procureur ou n'importe qui en général : légitime défense. Mais lui, Hwang Yong-won, procureur à Ulsan, est-ce qu'il pourra tuer un homme d'une cartouche en plein ventre ? Ou en plein cœur ? Ou en pleine tête ? Merde, il ne sait même pas où viser pour tuer un homme avec de la chevrotine !

Quand l'idée lui vient, elle lui semble ridicule, mais c'est la seule et les autres approchent. Il va devoir pour ça se séparer de Beop. Fébrile, il dénoue son foulard en jurant de devoir s'y reprendre à deux fois tant ses mains tremblent, et fourre le tissu blanc entre les dents du chien qui croit à un jeu.

— Du calme, Beop, du calme, tu vas faire ça pour moi, d'accord ? Tu vas sauter, passer de l'autre côté, tu comprends ?

Le chien regarde le procureur faire le geste d'un bond par-dessus la ravine. Il hésite, s'étonne, demande du regard si c'est bien ce que veut son maître, puis se décide soudain et, d'un bond enjoué et prodigieux, presque sans élan, bondit de l'autre côté de la ravine et se retourne aussitôt pour attendre Hwang.

— Bravo Beop, bon chien, c'est bien, mais je ne viens pas. Laisse maintenant, laisse, ordonne-t-il comme quand il commande à Beop de déposer à terre la dépouille d'un faisan. Laisse, mon chien !

Beop hésite, puis dépose le foulard blanc à ses pattes. Alors le procureur siffle deux fois entre ses lèvres et le chien répond au signal de retour à la voiture pour disparaître dans les taillis en jappant joyeusement.

Quand Beop a disparu et qu'il entend l'autre débarouler à travers les feuillages, il se jette derrière un épais buisson de camphriers, le cœur en tambour et le goût métallique de la peur dans ses dents serrées à en casser, priant tous les *dangsan namu* du monde que la couleur de son camouflage le protège.

— Par ici ! Par ici ! Je viens de l'entendre siffler son clébard !

— Où ça ?

— Par ici, du côté de la ravine, repérez-vous à ma voix !

Le premier semble assez proche et le procureur l'entend forcer son chemin à travers les taillis. L'autre semble plus loin derrière et il n'a aucune idée d'où peut se trouver le troisième.

Quand l'autre fait trembler la forêt de sa charge de sanglier et qu'il transperce les derniers buissons, Hwang prie pour que sa ruse fonctionne et panique aussitôt tant elle lui semble suicidaire. Mais il n'a plus le temps.

— Il est là ! Il est là ! Ce con a perdu son foulard en sautant la ravine.

— Chope-le !

— On arrive !

La voix encore lointaine des deux autres rassure Hwang. À peine. La respiration du premier un peu plus. Il le devine essoufflé et au bord de l'apoplexie, et le voit entre les feuillages s'avancer jusqu'au bord de la ravine, passer son fusil en bandoulière, soufflant comme un phacochère, et se pencher, mains sur les genoux, à essayer de mieux voir le foulard de l'autre côté.

— Comment il a fait, ce con, pour sauter aussi loin ?

C'est l'énergie du désespoir qui fait bondir Hwang. Il sort de derrière le camphrier, se jette sur l'homme, et d'un coup

de botte dans le cul le balance tête la première dans la ravine. Un cri de surprise d'abord, puis le bruit mat d'une chute, et un hurlement de rage et de douleur.

Et maintenant ? se maudit le procureur. *Tu fais quoi maintenant, sombre idiot ? Le premier sait que tu es là, les deux autres arrivent. Idée stupide. Pris à ton propre piège, pauvre imbécile, ils vont débarquer et t'éclater le cœur à coups de Springfield .30-06 à bout portant. Tu es bien avancé maintenant, pourquoi ne lui as-tu pas arraché son Springfield avant ? Tu fais quoi maintenant, tu les attends ? Qu'est-ce que tu fais à ne rien faire ? Tu veux mourir ? C'est ça, tu abandonnes ?*

Il replonge derrière le camphrier juste avant que les deux autres déboulent à leur tour, guidés par les mugissements de douleur du blessé au fond de la ravine.

— T'es où ? T'es où ?

— Dans la ravine, connard, ce con m'a balancé en traître et je me suis pété la jambe, sortez-moi de là, bon Dieu !

— Et lui, il est où ?

— Mais on s'en fout d'où il est, putain ! Il a fichu le camp, tu crois qu'il vous a attendus ? Occupez-vous plutôt de moi, merde !

Ils s'agenouillent tous les deux, tête au-dessus du vide pour apercevoir le blessé. Hwang hésite. Aurait-il le temps de les surprendre à leur tour, de les balancer dans la ravine eux aussi ? Mais comment : l'un après l'autre ? Les deux ensemble ?

— Oh merde ! lâche un des deux cerbères en apercevant le corps du premier, dix mètres plus bas.

— Putain, c'est pas vrai, il a la jambe tout de traviole et on lui voit même l'os qui dépasse. Jamais on pourra le tirer de là, il faut aller chercher des secours.

— T'es sûr que ce type n'est plus dans les parages ? s'inquiète l'autre.

— S'il était dans le coin, son chien le trahirait, un clébard, ça sait pas rester en place.

— Putain, mais sortez-moi de là au lieu de vous inquiéter du clebs, bande de cons, vous voyez pas que je pisse le sang !

À l'abri sous les feuilles coriaces et persistantes du camphrier, Hwang commence à croire en sa chance quand il voit les deux autres s'éloigner à reculons du rebord de la ravine pour se parler à voix basse.

— Écoute, il faut d'abord qu'on retrouve les zombies, sinon c'est sur nous que ça va retomber. Ils étaient combien ?

— Huit, tous de la Fraternité au service personnel du directeur.

— Putain, tu comprends ce que ça veut dire ? On est morts si on ne les retrouve pas.

Ils se penchent à nouveau au-dessus de la ravine.

— Hé, on peut rien faire pour te tirer de là dans l'état où tu es. On va chercher les secours et on revient aussi vite qu'on peut, mentent-ils en chœur. Bouge pas, on revient.

— Et comment je bougerais, abrutis ? Faites comme vous voulez, mais magnez-vous, vous voyez pas que je me vide de mon sang, non ? Putain, j'ai déjà la tête qui tourne…

Les deux autres jurent qu'ils vont faire le plus vite possible, mais Hwang les regarde s'éloigner sans se presser en se parlant à voix basse.

— De toute façon, ils sont à poil et n'ont nulle part où aller, se rassure le premier, à tous les coups, ces cons vont retourner d'eux-mêmes au camion pour attendre leur punition et c'est là-bas qu'il faut aller voir en premier.

— Tu as raison, allons leur donner celle qu'il mérite, alors.

— Et qu'est-ce qu'on dit à la Fraternité ?

— Tu veux dire quelque chose ? Tu veux vraiment jouer ta chance face au directeur ? Fais ça et tu vas te les faire brûler au briquet devant tout le monde comme un de ces putains de *minjungs*, une de ces racailles d'indésirables !

— Tu as raison, se ravise l'autre. Et pour lui, dans la ravine ?

— Ce con est à l'origine de tout ce merdier et si on trinque, ça sera de sa faute. Qu'il y crève, dans sa ravine, on dira qu'il s'est éloigné de la clairière, qu'on ne l'a jamais revu, et qu'on n'a pas voulu rentrer en retard avec les zombies.

— D'accord. Et le type au clébard, d'après toi, c'était qui ?

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ! Avec son tromblon et ses cartouches à grenaille, un chasseur de faisan, je suppose.

— À mon avis, il a eu la trouille de sa vie, le mec, on n'est pas près de le revoir, non, tu crois pas ?

— Sûrement, mais pas la peine de rapporter l'incident si on récupère tous les zombies. Eux ne diront rien et l'autre dans sa ravine non plus…

Ils s'éloignent et le contrecoup de la peur vide le procureur de ses dernières forces et de toutes ses larmes qu'il pleure sans retenue. D'avoir réussi, d'avoir envisagé de tuer des hommes, du destin de ces pauvres esclaves, d'avoir sauvé Beop, de ce dont est capable ce putain de pays en dictature, de sa ruse qui a fonctionné, d'avoir failli mourir, d'avoir failli faire de sa femme une jeune veuve et de leur petite fille une orpheline… il reste longtemps allongé sans bouger, sur le dos, les yeux clos, à écouter gémir et jurer l'autre au fond de son trou, jusqu'à cet autre gémissement familier et cette langue râpeuse sur sa joue.

— Bon chien, Beop bon chien !

Beop a désobéi et le procureur comprend pourquoi. Il est revenu pour lui montrer le chemin jusqu'à la voiture.

— Bon chien, mon chien.

— Hé, qui c'est qui parle là-haut ? Y a quelqu'un ?

— Crève, connard, murmure le procureur en s'éloignant.

De retour dans ses bureaux, le procureur Hwang Yong-won s'informe sur la Fraternité et découvre un réseau nébuleux de centres sociaux créés par un certain Pak Ae-chan. La Fraternité est un organisme d'aide sociale reconnu par le gouvernement

et la municipalité de Busan, et qui gère le Refuge temporaire de vagabonds de cette même ville.

Il sait vaguement de quoi il s'agit. Dans le projet d'accueillir les Jeux olympiques en 1988, la dictature a décidé de rendre la Corée « présentable » aux yeux du monde extérieur, du moins dans ses grandes villes, et a autorisé en conséquence des opérations « rue propre » regroupant par la force si nécessaire dans des institutions spécifiques toute personne jugée sans domicile fixe.

Pak Ae-chan, ancien militaire, commence sa carrière dans le « social » en reprenant à son compte l'orphelinat pour frères et sœurs géré d'une main de fer par son beau-père. Grâce à cet orphelinat, Pak Ae-chan obtient en 1965 une licence d'établissement de protection de l'enfance et développe ses activités dans le business social. Avec une brutale efficacité, de toute évidence, puisque dix ans plus tard, profitant de l'ordre n° 410 du ministère de l'Intérieur concernant la répression du vagabondage, il ouvre des centres d'hébergement pour les sans-abri qu'on appelle sans honte des *minjungs*, des indésirables, et en 1983, un « sanatorium psychiatrique » pour les vagabonds. Sanatorium psychiatrique, le procureur en tremble rien qu'à lire ces deux mots ensemble.

Les premiers chiffres officiels que peut compiler le procureur parlent de seize mille indésirables dispersés dans trente-six établissements, dont quatre mille à la Fraternité de Busan, le plus important.

Vagabonds, mendiants, sans-abri, vendeurs de rue, tout ce qui aurait pu faire tache lors des visites des délégations du Comité olympique est alors raflé, et le business social de M. Pak Ae-chan prospère dans un tsunami de subventions et de corruption. En millions de dollars et en milliards de wons.

Dès qu'il évoque les faits en interne, le procureur en chef de Busan, aussitôt informé, fait pression pour étouffer le scandale. Hwang Yong-won s'entoure alors d'une équipe discrète de trois

policiers fiables et dévoués et continue d'enquêter en secret sur la Fraternité, et ce qu'ils découvrent d'arrestations arbitraires, d'enlèvements, de complicités avec la police et surtout de flux financiers les abasourdit. Ils fouillent plus profond dans les dossiers et, dans le même temps, réussissent à recueillir de premiers témoignages accablants sur Pak Ae-chan et son effroyable machine à fric basée sur l'esclavagisme social.

Les pressions politiques se font plus pesantes et Hwang Yong-won prend alors la décision de forcer la main à sa hiérarchie en laissant fuiter dans la presse une première information.

Le titre du journal est une bombe : « Le directeur de la Fraternité soumet cent quatre-vingt-quatre résidents sous sa protection à un travail forcé. » Pire encore, de « source bien informée », l'article explique que le directeur en personne aurait battu à mort un des résidents et aurait fait enterrer son corps sur le chantier même où il le faisait travailler en toute illégalité.

Le procureur profite de la sidération des politiques et de l'indignation de la population pour lancer une opération policière et judiciaire de grande envergure en investissant les locaux et les bureaux de la Fraternité, dans le quartier de Buk-gu, et cette fois les enquêteurs sont effarés par ce qu'ils découvrent.

— Qu'est-ce que c'est que ce casernement ? lâche le procureur en découvrant la Fraternité.

Il ne connaissait que le ranch dans la forêt de Banjeong, et n'avait travaillé depuis que sur dossiers ; il découvre un empire fortifié de trente bâtiments de deux étages et de cinquante mètres de long chacun, étagés en quatre colonnes à flanc de colline et protégés par un mur d'enceinte gardé.

— C'est un centre d'aide sociale ou une prison ?

Ils découvrent eux-mêmes la réponse en forçant le lourd portail blindé qui s'ouvre sur ce qui leur apparaît dès le premier regard comme un univers concentrationnaire. Les bâtiments sont pour la plupart des blocs aux fenêtres grillagées, fermés

par des portes en fer. C'est ce que le procureur remarque en premier : toutes les portes de la Fraternité sont métalliques.

— Je veux que des hommes en uniforme inspectent un à un tous ces blocs et me fournissent un rapport détaillé des conditions sanitaires et de confort. Dix inspecteurs avec moi pour la perquisition des bureaux et des appartements des responsables.

Ce qu'il constate avant même d'atteindre les bureaux et la résidence du directeur confirme ses pires craintes. Des pauvres gens par milliers, revêtus du même survêtement bleu à bandes blanches, encore harassés par des matons qui tentent de les entasser dans les baraquements, adultes et enfants mélangés, dans des dortoirs de cent vingt bougres sur des lits gigognes en bois.

Des ateliers ou des usines à fabriquer, « dix heures par jour », explique fièrement un garde-chiourme imbécile qui n'a rien compris à ce qui se passe et qui liste pour le procureur la production de la Fraternité : hameçons de luxe faits main pour le Japon, crayons et mini-ombrelles en papier pour verres à cocktail pour le monde entier, chemises et chaussures pour l'Europe et toutes sortes d'autres choses. Paniers, vêtements, prises électriques, balais, chapeaux de paille… sans salaire, sans sécurité, sans liberté. Plus tous les chantiers agricoles ou de construction à l'extérieur dont se vante encore l'autre idiot.

À son passage, un vieux résident, rabougri par le travail forcé, se cherchant sans doute une quelconque valeur humaine malgré cet avilissement, explique au procureur :

— Je suis à la Fraternité depuis le tout début, et nous avons tout construit nous-mêmes, les terrasses, les murs de soutènement, les bâtiments, les escaliers, les toits, tout ! Jusqu'aux meubles. Jusqu'aux châlits de nos paillasses.

— Depuis quand es-tu retenu ici ? s'inquiète le procureur.

— Depuis 1975. La première année, nous avons même campé sous des tentes le temps de construire les premiers baraquements et quelques ateliers. Le réfectoire, c'est venu bien après.

Et l'église aussi, assez vaste pour accueillir trois mille cinq cents personnes, c'est nous qui l'avons bâtie.

Plus tard, le procureur apprendra avec rage que les cloches résonnaient chaque matin à 5 heures pour une messe diffusée par haut-parleurs en guise de réveil martial.

Plus les visites, les perquisitions et les auditions avancent, et plus l'ampleur de l'horreur se précise. Quand les *minjungs* comprennent que le procureur est peut-être là pour mettre fin à leur calvaire, les langues se délient.

Pak Ae-chan est un tyran sadique qui punit lui-même les récalcitrants à coups de *bokken*, le sabre d'entraînement en bois des samouraïs dont il est admirateur.

— Il verse des poignées de gros sel dans les blessures qu'il t'inflige.

— Il a des résidents affectés à son service personnel.

— Il nous viole et nous bat comme les commandants, comme les chefs de peloton, les chefs de groupe et les responsables des ateliers.

— Il nous envoie travailler sur les chantiers les plus difficiles et les plus dangereux que les ouvriers ordinaires ne veulent pas assurer.

— Ils nous battent et nous humilient, ils nous torturent et nous violent, et lui le sait bien, parce qu'il le fait aussi.

— Je suis arrivé ici à 10 ans, murmure un adolescent chétif, et j'en ai 15 aujourd'hui. Les chefs m'ont violé chaque jour depuis mon arrivée jusqu'à hier soir…

C'est pire qu'un camp de travail, et il se rajoute à l'abomination cette puanteur fielleuse de l'affairisme et de la perversion. Ils sont plus de quatre mille recensés ce jour-là, et ce sont quatre mille séquestrations arbitraires sans jugement, quatre mille travailleurs forcés, quatre mille tortures, quatre mille viols. Un quart de femmes, la moitié d'enfants, les plus jeunes y sont entrés à 7 ans.

Plus il consulte les registres saisis, plus Hwang est pris de nausée. Au moins cinq cents noms manquent à l'appel des listes, sans mention de départ ou de transfert. Il acquiert la certitude que ces cinq cents pauvres bougres sont morts, sans laisser de traces, sans sépulture, passés par pertes et profits d'une entreprise macabrement rentable. Et pour les quelques dizaines de décès mentionnés, tous sont dus au même constat médical : « crise cardiaque ». Hwang se dit qu'il faudra aussi parler au médecin de cette Fraternité.

Des centaines de milliers de dollars sont saisis dans un coffre, deux milliards de wons dans un autre. Le procureur pense d'abord qu'il faut que les dirigeants de cette soi-disant fraternité soient bien inconscients pour laisser autant de traces de corruption et de détournements en tout genre. Puis il comprend et se corrige : ce n'est pas de la négligence, c'est juste que Pak Ae-chan est certain de son impunité, tant apparaissent dans l'accumulation des dossiers ses relations politiques et policières, et ses protections monnayées remontant toute la hiérarchie du pays, jusqu'au président, qui l'a récemment décoré pour ses « œuvres sociales » et l'invite à l'occasion dans sa toute nouvelle et somptueuse « villa présidentielle » du côté des collines résidentielles de Namcheon.

Une fois passée la surprise du raid policier et l'affaire revenue dans les bureaux silencieux et discrets, on fait vite comprendre au procureur, par défi et provocation de la part de Pak Ae-chan, par silences et sous-entendus de la part de la hiérarchie policière et judiciaire, qu'il serait bon de temporiser et de raison garder. Il n'en tient aucun compte et met son poste en jeu : fraude fiscale, pots-de-vin, abus de biens sociaux, enrichissement personnel, travail forcé, actes de torture, enlèvements, meurtres… son réquisitoire est à la mesure de sa colère et il fait arrêter Pak Ae-chan qu'il emprisonne sur-le-champ.